



CONTROVERSE

Les Blancs doivent-ils cesser de jouer les sauveurs ?

Au Royaume-Uni, Stacey Dooley, une célébrité du petit écran, a pris part à un programme caritatif en faveur de l'Afrique. Mais la publication d'une photo d'elle avec un enfant ougandais a déclenché une polémique autour du "complexe du sauveur blanc".

OUI

Un colonialisme persistant

—The Daily Telegraph Londres

Stacey Dooley se prend-elle vraiment pour une "sauveuse blanche" ? C'est ce qu'affirment ses détracteurs, à la suite d'une querelle déclenchée sur Twitter par le député David Lammy, qui a ainsi brocardé la présentatrice vedette pour s'être mise en scène sur des photos avec des enfants ougandais à l'occasion de la campagne annuelle de l'association caritative Comic Relief. Ses posts ne feraient que perpétuer des "stéréotypes éculés qui n'aident en rien", a lancé le député de Tottenham.

D'autres l'ont également accusée d'avoir voulu étaler sa générosité au détriment de l'enfant qu'elle tient dans ses bras, comme si ce dernier n'était qu'un accessoire ou un chiot. Son commentaire, "Ça m'obsède", n'a rien fait pour calmer les esprits, manifestation de ce syndrome du sauveur blanc qui exaspère aujourd'hui tant de Britanniques noirs comme moi. On a traité ces photos posées de "porno de la misère", une notion que j'aurais tendance à approuver.

Je ne dis pas que Dooley ne fait pas quelque chose de bien, qu'elle n'a pas le cœur pur, ni de nobles intentions. Je l'ai adorée dans [l'émission de télévision] *Danse avec les stars*. Mais il est impossible de se voiler la face : Lammy a raison. Cette idée du sauveur blanc est sans cesse véhiculée par les médias qui relaient des images de stars blanches en train d'êtreindre ou de danser avec des enfants noirs pauvres en Afrique, ce que les organisations caritatives comme Comic Relief aiment visiblement tant mettre en avant.

Cette vision-là, du "noble sauvage" et de la victime, diffusée dans le monde entier, est profondément destructrice pour notre psyché. Elle ne contribue pas à notre estime de soi, ne nous aide guère à comprendre notre place dans le monde. Elle favorise la stigmatisation, renforce une image de soi déséquilibrée et négative qu'ont beaucoup de Britanniques noirs.

Mon père est nigérian, ma mère vient de Trinidad - je ne sais que trop à quel point il est lassant, et irritant, de voir ces clichés d'Africains qu'il faut tout le temps sauver

Ça ne serait pas si grave si d'autres images de l'Afrique étaient tout aussi répandues, comme ces Nigériens que je connais, qui sont pleins aux as, bardés de diplômes et qui parcourent le monde.

On ne voit jamais d'images d'Africains puissants. De sociétés africaines, de marques africaines, de couturiers, cinéastes et entrepreneurs africains, et des quartiers modernes en plein développement dans des villes dynamiques comme Lagos. Non, au lieu de cela, des institutions comme Comic Relief nous bombardent de portraits d'Africains qui tendent leur sébile, pratiquement hors de tout contexte, sans aucun moyen de comprendre la complexité de la situation dans laquelle ils se trouvent.

Oui, il y a de la misère en Afrique. Mais combien de sans-abri et de personnes vulnérables vivent au Royaume-Uni ? Voit-on les célébrités se presser autour des banques alimentaires urbaines, prendre dans leurs bras des enfants qui souffrent de l'austérité ? Non.

Je rêve de voir davantage d'images sur le talent et l'éducation en provenance du "continent noir".

Cette description des Africains en victimes qui ont besoin d'être sauvées par des stars blanches privilégiées est une abominable survivance du colonialisme. Je ne dis pas que ce que fait Dooley est mal, mais des images comme celle-là ne présentent qu'une partie de l'histoire. Je rêve de voir davantage d'images sur la puissance, le talent et l'éducation en provenance du "continent noir". Combien d'écrivains, de penseurs, de chefs d'entreprise africains êtes-vous capables de citer ? Au lieu de la photo d'une star blanche câlinant un pauvre enfant noir, pourquoi ne peut-on voir des gens comme Folorunsho Alakija, la plus riche créatrice d'entreprise nigérienne, qui pèse 2,1 milliards de dollars ? On assiste à une véritable floraison d'entrepreneurs, de talents et de sociétés en Afrique. En continuant à ne décrire qu'une partie de la réalité, on nous porte tort à tous.

La charité est animée de bonnes intentions au départ, je n'en doute pas. Mais je vous en prie, empêchons désormais les "sauveurs blancs" du show-business de brandir des bébés africains désemparés comme des sacs à main.

—Ateh Jewel

NON

Ne pas briser l'élan caritatif

—The Herald Glasgow

Je me souviens avoir été envoyée à l'église, enfant, avec un gros sac de pièces de monnaie à donner "pour les petits Noirs". Ma grand-mère n'avait pas beaucoup d'argent, mais les images de la famine qui frappait les Éthiopiens en 1984 l'avaient tellement touchée qu'elle avait économisé et donné autant qu'elle le pouvait.

C'est ce à quoi j'ai pensé alors que la polémique autour de Stacey Dooley commençait à enfler. Pendant qu'elle participait à un film pour l'organisation caritative Comic Relief, la gagnante de l'émission *Danse avec les stars* a posté sur les réseaux sociaux une photo d'elle tenant un petit Ougandais dans les bras. L'image a indigné un député, David Lammy, pour qui la dernière chose dont le monde a besoin, c'est d'une "sauveuse blanche". Pour beaucoup de gens de couleur, notamment d'origine africaine comme lui, cette photo rappellerait l'époque coloniale et perpétuerait les stéréotypes sur les "belles héroïnes blanches" et les Africains "impuissants".

C'est le problème des images : les gens les interprètent différemment, car elles ne révèlent pas une vérité unique mais une multitude d'analyses complexes. Cette photo est un cas d'école : certains y voient l'image dérangeante d'une femme blanche profitant de ses privilèges pour perpétuer des stéréotypes d'un autre âge ; d'autres n'y voient que l'expression d'une compassion humaine.

Les organisations caritatives doivent faire l'objet d'un examen critique et être considérées à travers les prismes de l'éthique, de la race, du genre et de la politique. Et si je ne suis nullement opposée au fait que l'on décortique leurs moyens et leurs motivations — notamment pour les plus puissantes d'entre elles —, je pense aussi qu'il faut faire attention. Car à force de s'interroger sur la moralité de ces organisations et de leurs donateurs, les gens finiront simplement par arrêter de donner.

Soyons clairs : David Lammy a tout à fait raison de promouvoir un meilleur enseignement de notre passé colonial et de ses

crimes dans les écoles britanniques et d'insister sur la diversité des contributions économiques, sociales, culturelles et intellectuelles de l'Afrique d'aujourd'hui, qui n'est pas un bloc homogène mais un continent formé de cinquante-quatre pays différents. Certains sont toujours en proie à la guerre et à l'instabilité, mais d'autres sont aussi des exemples de paix et de prospérité.

De nombreuses questions difficiles restent aussi en suspens, notamment celle de savoir à qui il revient de rétablir un meilleur équilibre. Si l'on défend l'idée que ce sont les Blancs qui sont à l'origine de cette pauvreté et de cette instabilité, si l'on accepte que ce sont les Blancs qui ont mis en place un racisme structurel qui pèse toujours sur ces pays et leurs populations, ne doit-on pas en conclure que nous leur sommes redevables de quelque chose ? Après tout, c'est notre révolution industrielle, en partie fondée sur l'exploitation des ressources du continent africain, qui a créé les changements climatiques dont l'Afrique est aujourd'hui victime. Aussi maladroite que cela puisse paraître, n'est-ce pas la moindre des choses que d'envoyer nos vedettes préférées pour nous inciter à donner et à participer au remboursement de cette dette monumentale ?

Bonnes causes. Bien consciente d'être moi-même une femme blanche vivant dans un riche pays occidental, je pense néanmoins que David Lammy a eu tort de s'en prendre si vivement et si personnellement à Stacey Dooley, une jeune femme aussi aimable que populaire et qui a le pouvoir d'attirer l'attention sur de bonnes causes. Ainsi que le souligne l'humoriste originaire du Malawi Daliso Chaponda, ce qui compte à l'arrivée, c'est la façon dont l'argent est utilisé sur place. "Il ne faut pas perdre de vue l'objectif prioritaire, rappelle Chaponda, dont le père a travaillé pour les Nations unies pendant de nombreuses années. Le plus important, c'est l'argent qui est envoyé et l'impact que cela a pour les gens. L'an dernier, Comic Relief a levé plus de 82 millions de livres [95 millions d'euros]. Les images comptent mais les choses concrètes comptent davantage et cet argent aide concrètement les gens." Que doivent donc penser tous ceux qui ne sont pas spécialistes de l'histoire du colonialisme et des organisations caritatives, et qui voudraient juste faire un don à Comic Relief ? Pour ma part, je m'inspirerai de ma grand-mère et enverrai autant que je peux.

—Marianne Taylor

Publié le 4 mars